



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### Modes.

Il n'y a que deux choses qui ne se passent jamais, ou qui du moins se succèdent, se reproduisent, se perpétuent sous mille formes, mille nuances, et changent à chaque instant d'aspect sans changer d'origine. Ces deux choses dureront autant que le monde sera peuplé de femmes, autant que les femmes auront de tendresse et de coquetterie au cœur, car ces deux choses sans fin et sans couleur distincte sont la mode et l'amour. Sur ce dernier point, nous devons passer outre : à d'autres appartient la tâche d'en raconter les piquantes variations. Quant à la mode, elle est notre exclusive propriété ; il nous la faut tout entière ; il nous la faut brillante, variée, se reproduisant depuis le diamant qui brille en aigrette sur le front d'une jolie femme, jusqu'au cothurne qui

retient sa chaussure sur son pied effilé. Nous voulons reconnaître la mode dans les contours de l'or, dans la résille des dentelles, dans les ondulations du cache-mire, dans le fil et la soie qui trament nos innombrables tissus, et pour la trouver ainsi exacte, charmante, toute fraîche et nouvelle, nous irons passer quelques heures aux magasins de M. Pradel\*, où, parmi mille espèces d'étoffes plus ou moins parées et négligées, des satins de toute beauté, brochés, brodés, imprimés, et des gazes plus ou moins simples ou élégantes, selon qu'elles sont destinées à la jeune fille modeste ou à la riche jeune femme enfin, auprès de tout ce brillant assemblage, nous avons remarqué tant de nouveaux objets que nous sommes obligées de restreindre nos citations à la nomenclature suivante :

\* Rue de l'Échelle.



**ÉTOFFES POUR REDINGOTES NÉGLIGÉES.**

Reps africain.  
Gros des Indes.  
Mexicaine.  
Levantine brochée.  
Virginienne brochée.  
Velours Ispahan (laine et soie).  
Velours égyptien (laine et soie).

**ÉTOFFES POUR ROBES ET REDINGOTES  
HABILLÉES.**

Peau de chagrin.  
Satins d'Alger.  
Satins brochés.  
Levantine royale brochée.  
Damas rouge.

**TISSU LAINE ET SOIE.**

Tissu Zambureck.  
— Candahar.  
Galicienne.  
Satin d'Aboukir.

**TISSUS POUR MANTEAUX.**

Satin de laine.  
Damas de laine et soie.  
Peau de chagrin.  
Manteau castillan.  
Manteau Angelo.

**VELOURS ET SATINS UNIS.**

— Le Théâtre-Italien est toujours le rendez-vous des sociétés les plus distinguées de toutes les nations, et les Espagnoles, les Anglaises et les Françaises qui occupent les premières loges attestent à chaque représentation combien les accords des Rossini, des Bellini, des Mozart, ont de puissance sur toutes les imaginations, nous dirons même sur toutes les coquetteries, car l'élégance des femmes est presque toujours remarquée à ce joli théâtre. Nous citerons pour exemple le gracieux *manteau russe* que portait à la dernière représentation de *la Cenerentola* la belle baronne de P... Ce manteau, d'une jolie étoffe vert-pomme écartée, doublée de satin bordé de cygne, offrait à la fois une chaleur et une légèreté auxquelles ne peuvent se comparer les manteaux ni les polonaises déjà connus. Sa légèreté est

telle qu'il ne peut défraîchir la toilette, et que ses plis entourent la taille avec une grâce toute particulière. Le bon goût de cette utile et élégante nouveauté ne saurait étonner, lorsque nous dirons qu'elle sort des magasins de M<sup>lle</sup> Lenormand, dont les inventions toujours gracieuses attirent une foule élégante rue de la Paix, n° 26.

— Voici une des plus riantes, des plus légères, des plus jeunes coiffures qui aient apparue depuis bien des siècles peut-être. Elle est encore composée d'une résille, mais ce ne sont ni les perles ni les pierreries qui s'enlacent pour retenir les cheveux; de petites guirlandes de fleurs forment le treillage, qui vient se terminer sur le côté par des bouquets qui ornent le visage avec la plus gracieuse coquetterie.

Cette mode, que nous reproduirons dans nos gravures, est créée par M. Cartier, qui possède bien certainement le génie des fleurs, et qui, dans les tems où les fictions mythologiques étaient encore de mode, eût pu prendre Flore pour patronne. Mais aujourd'hui le talent marche seul, et celui de M. Cartier est si bien reconnu, que pour attirer chez lui tout le monde élégant, il suffit de rappeler son adresse, boulevard des Italiens, n° 2.

— Pour peu que la mode s'exagère encore, les robes tomberont en queue sur vos talons. On les fait tellement longues, que c'est pitié de voir les femmes obligées de se promener à pied dans les rues boueuses de Paris. Chez soi cette mode est jolie, en ce qu'elle drape gracieusement, et que le bout du pied s'aperçoit avantageusement sous cette multitude de plis.

— Les boas se voient encore çà et là, mais on n'en achète plus. Les manchons sont nombreux; on en porte dans tous les costumes. Nous ne voyons aussi que peu de palatines en fourrure.



## INDUSTRIE.

Le métal argental, appelé *maillechort*, se perfectionne tous les jours, et peut remplacer les couverts et autres objets de service de table. Le principal avantage de cette composition, est qu'étant soigneusement entretenue elle conserve la couleur, le poids et le son de l'argent, et offre toujours une valeur intrinsèque et invariable comme celle des métaux. Le *maillechort* reproduit le modèle le plus finement exécuté en argent ou en or, et est une heureuse découverte également dans l'intérêt de l'art et de l'économie. Aussi l'adresse de M. Pichenay, quai de Valmy, près la rue Saint-Sébastien, ne peut manquer d'attirer foule et suffrage.

— Tandis que l'on fait ressusciter à grand prix tous les anciens meubles des siècles passés, et que, pour se procurer un bureau de Boule, un pressoir de la Régence ou un escabeau du tems de Henri IV, on exploite les débris de nos plus vieux castels, une nouvelle industrie vient de créer, au centre de Paris, les meubles en *fer creux laminé* qui reproduisent toutes les formes et les nuances de nos bois les plus rares. Déjà nous avions mentionné les tables, les jardinières, les bancs de jardin, les chaises imitant le laque, le palissandre, mais nous n'étions pas encore initié à la nouvelle perfection qui permet au fer creux de suivre tous les caprices de la mode et dont nous trouvons l'exemple dans un lit du genre de la *renaissance*, noir et or ciselé, et tendu en brocart rouge, garni de crépines d'or. Ce meuble tout extraordinaire se voit aux magasins de M. Le-bonteiller \*, où la fabrique de fer creux de M. Gandillot fait déposer toutes ses plus heureuses inventions, et offre au public toutes les perfections que vient d'acquérir cette nouvelle industrie.

\* Place de la Bourse, n° 4.

## Les Chants du Crépuscule,

PAR VICTOR HUGO \*.

Depuis les *Feuilles d'Automne*, recueil charmant plein de fruits et de fleurs, le grand poète n'avait point publié de vers ; mais ces feuilles fécondes, pareilles à celles que l'automne de notre ciel répand sur la terre pour la fertiliser et y ramener au printemps une végétation plus belle, les feuilles du poète ont été un merveilleux engrais, comme vous le verrez dans les *Chants du Crépuscule*. La fleur s'est rouverte aussi fraîche et aussi parfumée, l'arbre s'est élancé aussi haut, et a tendu d'aussi larges bras que jamais. Ce volume, outre sa haute valeur intrinsèque, est composé avec un art exquis. C'est un grand tableau, paysage moral, pittoresques pensées, tableau immense empreint du cachet du maître, et que la timide prose pourrait décrire ainsi.

En lisant le *prélude*, où le poète montre dans des images empruntées à tout l'univers, mais voilées de je ne sais quelle brume de tristesse et de mélancoliques pensées d'avenir, son funèbre crépuscule, que le lecteur se sente errant dans ce demi-jour de doute et d'incertitude, il hésite dans sa marche, il avance en tâtonnant. La nuit vient, mais tout-à-coup le voilà transporté sur les plus sublimes hauteurs, la *Colonne*, ou le *Chant de Juillet* 1830. De là il voit, comme du haut du Righi, d'autres pics s'élever à l'entour, glaciers éblouissants de fraîcheur ou revêtus de teintes sombres : c'est la *Mort de Napoléon II*, c'est *Canaris*. Le lecteur a toujours les yeux tournés vers le ciel ; mais qu'ils s'abaissent, ils verront se creuser, à une profondeur aussi immense que la hauteur sur laquelle il admire un hideux précipice, l'*Enfer du Juif qui a livré une femme*, satire admi-

\* Renduel, rue des Grands-Augustins.



nable, page du Dante retrouvée. Le Dante, s'il secouait sa poussière de cinq siècles, viendrait sans doute encore demander à notre poète sa magnifique diatribe contre un *suicide qui n'avait pas vingt ans*, pour compléter son enfer.

Le poète est un enchanteur, il vous laisse toujours sur les montagnes ; mais ce n'est plus le crépuscule, c'est une aurore gracieuse sous laquelle un paysage riant se déroule aux regards. Ce sont des chansons délicieuses, dont l'une sur l'air : *Si le roi m'avait donné*, est un chef-d'œuvre. C'est une de ces brises embaumées du commencement du jour, qui se parfument à la fleur et au papillon, autre symbole poétique ravissant. Ces papillons, ces brises, ces fleurs croissent, voltigent et s'exhalent dans de charmans vallons où l'on rêve, où l'on s'enivre, où l'on pleure d'amour. C'est là que l'aspect de la nature inspire au poète, qui plaint la femme tombée, après bien des combats, aux mains d'un riche corrupteur, cette comparaison admirable :

Comme au bout d'une branche on voit étinceler  
Une goutte de pluie où le ciel vient briller,  
Qu'on secoue avec l'arbre, et qui tremble, et qui lutte,  
Perle avant de tomber, et fange après sa chute !

Telle est cette malheureuse. Quelle puissance de poésie ! et comme elle fait bien voir cette pauvre goutte tremblante, incertaine, où déjà le ciel se trouble parce qu'elle vacille !

Derrière ces vallons, et pour compléter le paysage, est le *bord de la mer*, immense, infini, où le poète voit du haut de la falaise tout le ciel, toute la terre, tout ce qui est créé. On se rappelle Jésus sur la montagne, d'où il contempla tous les biens de ce monde : il pouvait en devenir le maître ; mais il leur préféra Dieu ; le poète leur préfère l'amour.

Tout paysage serait imparfait sans son église qui est son ame ; aussi du fond de ces arbres un clocher s'élance avec sa voix profonde, et l'orgue prie sous les

voûtes, ou bien il se tait, et le poète entend, dans ce silence où bruit encore le dernier chant de l'instrument pieux, de graves et touchantes voix qui parlent des choses de la terre.

Et au-dessus de cet ensemble de poésie, s'étend un ciel blanc et lumineux comme ceux des beaux jours de l'été. C'est le chant si pur intitulé : *Date lilia*, d'où en effet il tombe ce qu'il y a de plus chaste et de plus parfumé, les lis, sur la famille où le poète se recueille et du fond de laquelle il voit le monde.

### LA SŒUR DE WEBER.

M. P. Gaubert, docteur en médecine, a communiqué ainsi quelques détails sur M<sup>lle</sup> Weber, sœur de l'illustre compositeur à qui l'on doit *Euryanthe* et le *Freyschutz*. M<sup>lle</sup> Weber vit, elle demeure à Paris, elle est malheureuse. Rien n'est exagéré dans le tableau que Carême a tracé de sa position, tableau auquel l'imagination ne pourrait rien ajouter.

Son ancien domicile était rue Saint-Jacques, n° 316. Après avoir gravi six étages, on arrivait dans son grenier à l'aide encore d'une mauvaise échelle. Toujours assise près d'une petite lucarne qui seule lui donnait du jour, elle travaillait devant une table mal assise sur ses quatre pieds boiteux. Quelques haillons la défendaient à peine de la pluie en été, du froid en hiver, sans qu'elle eût, même durant la saison la plus dure, de quoi alimenter le moindre feu. Quand le membre du bureau de charité venait la voir, visite chaque semaine impatiemment attendue, elle lui racontait ses peines, ses besoins, ses projets, dans le cas où elle avait un peu d'argent. « Voyez, monsieur, j'ai froid, et ses mains s'étendaient glacées devant le visiteur ; cette robe tombe en lambeaux, mais c'est la seule que je possède ; pas de souliers pour al-



ler acheter du pain, pour aller chercher de l'ouvrage; puis ce lit, voyez mon lit: un pliant vermoulu, une ou deux bottes de paille, un lambeau de tapisserie ramassée dans la rue; voilà tout.» Les idées se succédaient rapidement dans sa tête affaiblie. Des détails de sa misère elle passait aux souvenirs de son frère; de Weber et de sa famille, aux affaires des voisins: récits confus, bizarres, souvent interrompus, quelquefois éloquentes!

M. Gaubert s'absenta pour un certain temps. A son retour il eut bien des recherches à faire avant de trouver M<sup>lle</sup> Weber dans sa nouvelle demeure, rue Mouffetard, n° 37. Enfin il l'a rencontrée.

« C'est toujours elle, dit-il, la pauvre fille, gaie et triste en même temps, qui s'abandonne dans le cours d'une folle conversation à des divagations sans fin. Elle est accourue à moi: « Ah! c'est vous, monsieur, vous ne m'oubliez pas, vous. » Après ces mots, plus rien de raisonnable. A mes questions sur Weber, sur sa famille. « Oh oui! lui aussi a été malheureux! lui aussi... Hélas! je serais riche, heureuse aujourd'hui! » Tout-à-coup sa figure s'anime, prend une expression de joie: « Vous ne savez pas, monsieur? je suis allée le voir, il y a quinze jours, j'ai dîné avec lui! — Où donc? — A l'hôtel. — Mais il ne vit plus, Weber. — Elle a ri... Le chevalier, monsieur, c'est aussi mon cousin et mon neveu. » Je ne pouvais plus rien espérer.

« J'ai interrogé les personnes qui lui donnent l'hospitalité. Ses misérables meubles, sa table, sa chaise, un vieux tabouret, son pliant, tout a disparu. Elle habite une chambre garnie à quatre sous par jour: pourtant elle ne peut payer. Mais on s'intéresse à sa misère, on attend, et souvent on la nourrit. »

## Une Vente.

Rue de l'Ancienne-Comédie, n° 14, est une cour étroite et obscure au fond de laquelle vous voyez un petit escalier bien raide, bien étroit, bien tortueux. Cet escalier, puisque nous n'avons pas d'autre nom à donner à cette suite de planches superposées si désagréablement les unes au-dessus des autres, cet escalier conduit à une vaste chambre, très-élevée et ne recevant du jour que par une immense croisée que masquent et démasquent des tentes rendues mobiles au moyen de cordes et de poulies. Et cependant des maréchaux, des ducs, des princes, des monarques, des frères, des sœurs de Napoléon, et l'illustre empereur lui-même, ont gravi les marches et ont visité le grand homme qui occupait cette enceinte; cela, c'est l'atelier de Gros!

La foule circulait, il y a quelques jours, dans cet atelier où l'on voyait dressées des tables couvertes de curiosités, et dont les murs étaient tapissés de cadres et de toiles. On exposait et on vendait à l'encan les trésors du grand artiste.

Ici, ce sont les premières esquisses de ce superbe tableau, de ce chef-d'œuvre de notre école modèle, de la *Peste de Jaffa*. Quel intérêt à voir dans ces diverses pochades toutes les phases de l'imagination du peintre! avec quelle curiosité on cherche à analyser ce qui l'a porté à supprimer tel personnage, à modifier tel autre! Puis, ce sont les études des différents groupes de l'admirable coupole de Sainte-Geneviève, puis ces gigantesques conceptions, tracées à la hâte et dont nous n'avons pas l'exécution, telles que la *Prise de Caprée*, le *Départ de Louis XVIII*, *David décoré par l'Empereur*.

Là, ce sont des portraits terminés que des circonstances extraordinaires ont laissés dans les mains de leur auteur; ainsi nous trouvons deux magnifiques peintures représentant, l'une un portrait en pied, l'autre un portrait équestre d'une sœur



de l'empereur, un autre tableau d'un frère de Napoléon. A côté de ces œuvres se font remarquer des ébauches de la duchesse de Berry avec ses enfans, du portrait de David et d'autres personnages connus.

Plus loin est le grand tableau d'*Hercule et Diomède* que nous avons vu cette année au Salon, et une masse de croquis, d'esquisses, de dessins et d'études, de célèbres artistes, entre autres de David et de Raphaël !

Sur ces tables sont déposées des gravures, des antiquités égyptiennes, grecques, romaines et du moyen-âge. Des médailles, des armes et des draperies sont mêlées avec des vases, des lampes, des coupes, des urnes, de petites momies, des plâtres et une infinité d'autres curiosités et objets d'art.

A côté d'une table sur laquelle sont les palettes de l'illustre maître, est une autre petite table recouverte d'un tapis vert et autour de laquelle se presse la foule. C'est là qu'est le chapeau de l'empereur ! c'est celui qu'il portait à la bataille d'Eylau et qui servit de modèle à Gros pour son grand tableau. Un silence religieux règne dans cette foule qui considère cette coiffure devenue si célèbre en Europe ; chacun se tait et comprend que ce qu'il pourrait dire serait au-dessous de ce qu'inspire la vue d'un tel objet. On ne regarde pas, on contemple, on médite.

Dans cette visite à l'atelier de Gros, une chose frappe et fait l'éloge des sentimens de l'artiste, c'est le respect, la reconnaissance, l'espèce de culte que professait cet homme pour son maître David. Les moindres ouvrages de ce dernier étaient conservés avec les soins les plus délicats, et partout sont ses portraits, ses bustes, comme un témoignage vivant de l'admiration de son élève. Quand on quitte le sanctuaire des arts, on est saisi d'un sentiment de tristesse, on déplore la perte d'un si grand génie, et c'est à regret que l'on s'arrache à la vue des

merveilles qu'a produites un des plus grands artistes dont la France puisse s'honorer.

LODWIG.

## LES BÉDOUINS, L'HÉCYRE,

### LA BELLE TOURNEUSE.

Tout Paris s'occupe en ce moment des exercices des Bédouins au théâtre Saint-Martin, aussi pensons-nous saisir un heureux à-propos en citant à ce sujet un extrait du *Tems*, qui nous offre quelque piquante comparaison. « Un jour de l'an 586 de la fondation de Rome, on représentait pour la première fois *l'Hécyre*, comédie de Térence. La seconde scène était commencée, lorsque tout-à-coup le bruit se répand que des athlètes et des danseurs de corde vont commencer leurs jeux dans le cirque : aussitôt tous les spectateurs se lèvent de leurs places, se ruent dans les vomitoires, et la salle reste vide. Quelque tems après, Térence consent à laisser représenter sa pièce à l'occasion de jeux funébres. Déjà le premier acte se terminait aux applaudissemens du public et l'on allait relever le rideau pour l'entr'acte, mais des cris s'élèvent au dehors : « A bas la comédie des bêtes ! des funambules ! des gladiateurs ! les barbares ! les esclaves numides ! » et la pièce est encore une fois interrompue. Comment s'étonner qu'à trente-cinq ans, avec la conscience de son génie, Térence, ce jeune poète de mœurs tant helléniques, se soit exilé volontairement de Rome pour aller embrasser la tombe de Ménandre, de son maître, pour y pleurer et mourir ? »

» Enfin, la pyramide humaine était autrefois très-célèbre à Venise, et les gravures où elle est représentée sont communes ; quant aux tours d'adresse avec les sabres, poignards, etc., on en raconte de mille sortes qui laissent loin derrière eux les hasardeuses entreprises des



Bédouins. Nous citerons seulement l'anecdote suivante de *la belle tourneuse*, attestée par Bonnet, dans son *Histoire de la danse*, au commencement du dernier siècle. « Elle paraissait d'abord sur le théâtre d'un air imposant, et y dansait seule une sarabande avec tant de grâce qu'elle charmait tous les spectateurs ; ensuite elle demandait des épées de longueur aux cavaliers, qui voulaient bien lui en présenter pour faire sa seconde représentation. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'elle s'en piquait trois dans chaque coin de l'œil, qui se tenaient aussi droites que si elles avaient été piquées dans un poteau ; elle prenait son mouvement de la cadence des violons qui jouaient un air qui semblait exciter les vents contre les épées, et tournait sur elle-même d'une vitesse si surprenante pendant un quart d'heure, que tous ceux qui la regardaient attentivement en demeuraient tout étourdis, ainsi qu'il m'est arrivé ; ensuite elle s'arrêtait tout court, et retirait ses épées nues l'une après l'autre du coin de ses beaux yeux, avec autant de tranquillité que si elle les eût tirées du fourreau ; néanmoins quand elle me rendit la mienne, dont la garde était fort pesante, je remarquai que la pointe était un peu ensanglantée. »

Pour donner une apparence plus extraordinaire aux dix Bédouins, on a rasé leurs cheveux et leur barbe jusqu'à la peau, en laissant seulement à celui-ci une longue mèche qui pend à la chinoise du sommet de la tête, à celui-là une houppe, à un autre un bouquet au menton. Du costume véritable, on ne leur a conservé que la tunique blanche, liée à la ceinture avec une corde, et un pantalon large et court. Ils marchent pieds nus sur la scène comme sur le sol africain. Leur force et leur agilité sont vraiment remarquables, mais ils manquent, à l'exception de deux ou trois, de cette grâce naturelle des mouvemens vantée par les voyageurs.

## Album.

*Le Cabinet de Lecture*, cette attrayante publication qui, tous les cinq jours, résume tout ce qui s'est passé de plus remarquable, donne les détails suivans, qui nous ont paru si piquans, comme nomenclature, que nous nous empressons de les reproduire.

« On trouve parmi les grands hommes qui ont reculé devant le mariage, Newton, Locke, Bayle, Gibbon, Hume, Adam Smith, Harvey, Leibnitz, Bayle, Hobbes, Hampden, sir F. Drake, le comte d'Essex, Michel-Ange, les trois Carraches, sir John Reynolds, Haydn, Handel, Wolsey, Pascal, Dehenry, Pope, Mackensie, Swift, Goldsmith, Gray, Collins, Thompson et Jérémie Bentham ; parmi les anciens, Platon, Pythagore, Démocrite, Diogène. Les suivans, quoique mariés, ont eu à se repentir de l'avoir été : Aristote, Socrate, Pittacus, Périandre, Euripide et Aristophane ; et parmi les modernes, Bocace, le Dante, Milton, Steele, Addison, Dryden, Molière, Racine, Sterne, Garrick, lord Bacon et lord Byron. »

— La gourmandise des échevins (*aldermen*) de Londres est passée en proverbe, et c'est surtout au banquet splendide de l'installation du lord-maire qu'elle trouve annuellement une occasion de se satisfaire. Il est d'usage de publier une liste détaillée de tous les mets qui ont été servis dans cette solennité gastronomique. Voici un aperçu de ce qui a été servi cette année : 230 ragoûts de tortues de mer, 200 carafes de sorbets, 6 énormes plats de poisson, 4 dindons bouillis avec une sauce aux huîtres, 60 poulets rôtis, 60 plats de poulardes, 46 de chapons, 50 pâtés à la française, 60 pâtés de pigeons, 58 jambons ornés, 43 langues, 20 énormes pièces de bœuf, 60 plats de pommes de terre, 48 plats de homards et de langoustes, 140 gelées, 50 blancs-mangers,



80 dindons rôtis, 60 levreaux, 80 faisans, 24 oies, 40 plats de perdrix, 60 de canards sauvages, 2 paons, 56 salades et un nombre immense de menue pâtisserie. Au dessert, il y avait 100 ananas de deux à trois livres chacun, 200 corbeilles de raisin de serre, 75 assiettes de pommes, 75 de poires, 75 de noix, 60 biscuits de Savoie ou pièces décorées, 250 crèmes glacées, 80 assiettes de fruits secs ou confits, 50 de gingembre confit, et 36 bocaux de cerises à l'eau-de-vie.

— M. Saget, traiteur, à la barrière Montreuil, avait mis, ces jours derniers, son plus grand salon à la disposition d'une seule famille composée de 153 personnes, qui se pressaient autour de leur vénérable chef, M. Dulac, jardinier maraîcher, âgé de 81 ans. Les convives, depuis l'amphitryon octogénaire jusqu'au mineur imberbe, ont passé très-joyeusement la journée aux sons d'une musique harmonieuse. Quatre générations étaient à la même table.

## Théâtres.

OPÉRA-COMIQUE. — Un public nombreux assistait, il y a quelques jours, à la première représentation de la *Grande Duchesse*. Après la pièce, on a nommé, comme auteur des paroles, M. Mélesville, et comme celui de la musique, M. Carafa. Ces noms ont été proclamés au bruit des applaudissemens redoublés de la foule. Inchindi, Thénard, Coudere, et surtout M<sup>me</sup> Casimir sont, à chaque représentation, les objets de l'admiration du public.

— GYMNASÉ-DRAMATIQUE. — Bien que

nous n'ayons pas à signaler des succès de nouvelles pièces, nous dirons que chaque soir la foule se dispute toutes les places du théâtre. La plus grande gloire pour un auteur, c'est de voir à son ouvrage une suite longue et non interrompue de représentations, et c'est ce succès qu'obtiennent la *Pensionnaire mariée*, le *Pauvre Jacques*, et tant d'autres jolis vaudevilles, dans lesquels on admire l'admirable Bouffé, M<sup>lle</sup> Eugénie-Sauvage et M<sup>me</sup> Allan.

— AMBIGU-COMIQUE. — *Trompette* est le nom d'un vaudeville et d'un chien qui en est le héros. Quant à l'auteur, c'est M. Lesguillon.

Ces trois actes sont remplis de verve et d'une gaieté qu'a partagée le public.

— On lit dans le *Courrier Belge* du 14 : « Le drame intitulé *Fieschi* ou la *Machine infernale* avait attiré jeudi soir un assez bon nombre de spectateurs au Gymnase. On était curieux de voir cette production d'un habitant de Bruxelles. Le troisième tableau, l'attentat ou la revue, a été d'un effet fort théâtral. Cette scène a seule fait oublier ce qu'il y a de froid dans les deux premiers tableaux, où l'on voit Fieschi confectionnant sa machine, ou faisant sa biographie à peu près telle que chacun la sait.

Parmi les plus touchantes romances que Bellini a inspirées, nous citerons les *Puritains*, la *Norma*, la *Straniera* et la *Dernière Pensée de Bellini*, qui se trouvent chez M<sup>me</sup> Duquesnoy, éditeur-marchand de musique, rue Saint-Honoré, 398.

A ce Numéro est jointe la planche 1209.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois. Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les directeurs de Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.



IMPRIMERIE DONDÉY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.





*Petit Courrier des Dames*

Boulevard des Italiens Nº 21 près le passage de l'Opéra.

Chapeau de satin doublé en Velours de Mme Vautout rue de la Paix, 28.

Manteau en satin avec application de Velours des M<sup>mes</sup> de M<sup>re</sup> Delisle.

Façon de M<sup>me</sup> Boncorps rue Mont-thabor, 4. Manteau et Casquette d'Enfant.  
des M<sup>mes</sup> de M<sup>re</sup> Girard-Lamelles rue des Lavandières, N<sup>o</sup> 13.

Mess<sup>rs</sup> J. & J. Fuller Nº 34 Rathbone Place London.